DÉFENSE

par Eric Chams

La mosquée Al-Azhar du Caire, la principale autorité de l'islam sunnite, estime que le dernier numéro de Charlie Hebdo va attiser la haine. L'Iran et l'État islamique désapprouvent et condamnent à leur tour. Et ce n'est qu'un début.

Les journalistes de ce petit magazine satirique, endeuillés par la tuerie de douze personnes dont six de leurs plus proches consœur et confrères, ont dessiné une couverture qui risquerait donc d'attirer sur eux une nouvelle fatwa.

Que représente cette une ?



Sur fond de couleur verte (couleur de l'islam, certes, mais cette couleur serait-elle déposée à l'INPI ?) on voit une figure attristée, censée être celle de Mahomet, avec ces simples mots : « Tout est pardonné ».

Qui prononce ces mots terrifiants ? Ils ne figurent pas dans une bulle. Émanent-ils de ce visage ?
Forment-ils un titre à cette page pouvant signifier : tous ces meurtres sont pardonnés ? Auquel cas ils auraient un accent presque chrétien (« pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »), voire musulman (« au nom de Dieu clément et miséricordieux ») ? L'auteur du dessin laisse l'interprétation libre et la question ouverte. Pas même

l'ombre d'un petit blasphème rigolo (mais offensant) dans les propos et le dessin.

Ces mots, d'où qu'ils viennent, sont-ils de nature à attiser la haine et déclencher les foudres de hautes autorités morales et religieuses qui entendent énoncer des jugements et des condamnations par-dessus les lois d'un pays souverain et laïc ? À quel titre ? Les avons-nous élues ? Sont-elles d'une telle moralité qu'elles devraient s'imposer d'évidence à tout être humain à quelque civilisation qu'il appartienne, en tout lieu et en tout temps ?

Mais ce n'est pas tout. Il y aurait peut-être encore plus grave, à en juger par l'ire de ces savantes autorités.

Le personnage, censé être une représentation de Mahomet, tient la fameuse affichette où sont écrits les mots « Je suis Charlie » que des millions d'hommes et de femmes ont promenée (sans assassiner qui que ce soit au passage) sur tous les continents depuis quelques jours.

« Je suis Charlie », c'est-à-dire : je suis celui que vous avez voulu tuer ; bien au-delà d'un éventuel soutien à Charlie ou, plus largement, à la liberté d'expression.

Il serait tout de même un peu simplet de penser que les hautes autorités musulmanes ont cru y percevoir, dans leur immense sagesse, la possibilité d'un abonnement du Prophète à Charlie Hebdo. Et se seraient donc insurgées devant une telle récupération faisant de lui une sorte d'homme-sandwich comme on en voyait jadis aux abords des foires. Certes, on peut croire beaucoup de choses, mais ça, tout de même... De la part d'autorités si érudites ?

« Je suis Charlie » : ces mots du choix de la vie contre la mort, de la liberté d'être et de penser contre l'enfermement, ces mots iraient trop loin...
Du sombre fond de mon athéisme (puisque hélas, comme le disait Buñuel, « je suis athée... grâce à Dieu ») j'ai la faiblesse de les trouver presque plus forts que la réponse de Jésus.
À la question taquine de Ponce Pilate... : — Qu'est-ce que la vérité ? Jésus répliqua avec un à-propos cinglant : — Je suis la vérité.
Cette réponse, qui traduisait (Jésus ne m'en voudra pas) un léger péché d'orgueil voire de forfanterie ou d'outrecuidance un peu déplacée, lui valut, on le sait, bien des soucis.

Mais, en vérité je vous le dis, le problème ne serait pas là : pas plus dans la phrase sacrilège quoiqu'un peu sibylline « Tout est pardonné », que dans l'ignominieux et tout aussi ambigu « Je suis Charlie ».

Le problème, c'est la représentation graphique du Prophète ! Défense de représenter le Prophète.
Pourquoi ? Cela chagrine-t-il le Prophète qu'on lui tire le portrait ? Évidemment non, on peut imaginer qu'il est au-dessus de ça... Il est vrai qu'on peut *tout* imaginer : qu'il est querelleur, d'une susceptibilité à fleur de peau, qu'il préférerait rester incognito, qu'il est excessivement narcissique, qu'il n'avait pas pris le temps de se recoiffer, que Luz ne l'a pas portraituré à son avantage, etc.
Rien de tout cela évidemment.

Les autorités religieuses craignent simplement que l'iconographie tourne à l'idolâtrie et donc, par peur d'un retour aux vieux démons de la pensée spirituelle la plus archaïque — qui fut pourtant celle de tous nos ancêtres préhistoriques un peu prognathes et au front bas — elles choisissent et imposent l'iconoclasme. C'est ainsi qu'ont été détruites les millénaires statues des Bouddhas de Bâmiyân en Afghanistan, que des salafistes éclairés se proposent de concasser un de ces jours en Égypte le Sphinx et les pyramides de Gizeh, en attendant que d'autres réduisent en cendres Lascaux, la statuaire grecque, chrétienne, les portraits, les peintures et les trésors communs à toute l'humanité.
Tout cela sans une once de fanatisme, bien entendu, car une religion c'est tout sauf fanatique : le passé du judaïsme comme du christianisme en témoigne, tout aussi bien que celui de l'islam. Pas de jaloux sur cet aimable terrain, le Deuxième Commandement l'exige : « Tu ne feras point d'images taillées », etc. De la Torah jusqu'à l'islam, en passant par la chrétienne *Querelle des Images*, les iconoclasmes byzantins, protestants, etc., la fureur destructrice des esthètes religieux n'a pas faibli.

Seuls dessins ou peintures autorisés, donc : les motifs géométriques, les mosaïques non figuratives, les écritures (pas toutes, attention, les gardiens de l'honneur des dieux sont très chatouilleux !), les arabesques ne représentant que des choses abstraites, afin d'éviter à l'homme de retomber dans l'épouvantable idolâtrie de ses jeunes années, au temps maudit où il n'avait pas encore rencontré les grandes et belles religions si respectables de l'ère moderne.

Je puis concevoir, en me forçant un peu, qu'on préfère Vasarely ou Mondrian à Botticelli ou Renoir. De là à plastiquer, dans une fureur mue par une passion exclusive de l'esthétique abstraite, les trois quarts des musées ou des édifices peuplés de toiles figuratives ou de statues, il n'y aurait qu'un pas...

Et d'ailleurs, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Pourquoi ne pas étendre à la planète entière l'interdiction de la musique comme le font les talibans (« étudiants et chercheurs ») qui vont jusqu'à égorger les oiseaux qui

chantent alors que le chant leur est interdit dans je ne sais quelle interprétation de je ne sais quelle sourate ?

Toutes les beautés du monde, visuelles ou sonores, ne nous seraient-elles promises et accordées que si nous avons passé notre vie à prier le Très-Haut dans cette vallée de larmes ? Et il faudrait, en attendant cet instant béni que sera notre mort (notre « naissance à la vraie vie »), saccager, brûler ou proscrire celles qu'un hasard étrange aurait distribuées sur la terre avant qu'elles ne soient dûment méritées par le sang et les larmes ?

Existe-t-il des lois dans les codes civil ou pénal interdisant en France les beaux-arts et la musique ? Pas que je sache.

La loi religieuse serait-elle au-dessus du droit français en France ? Un coup d'État secret aurait-il eu lieu dans on ne sait trop quelle partie du ciel et, après avoir détrôné Zeus, Yahvé, Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit (et j'en oublie sans doute en chemin), Allah aurait-il promulgué un nouveau droit canon se substituant à tous les codes depuis Hammurabi jusqu'à Napoléon ?

En ce cas — et je demande qu'on me croie sincèrement — je suis affreusement confus. Puisque nul n'est censé ignorer la Loi.

Un minuscule problème cependant, n'en déplaise à ces plus hautes autorités morales de telle ou telle branche de l'islam : où donc ont elles *vu* que cette une de Charlie Hebdo représentait Mahomet ? Auraient-elles donc reconnu dans ce visage un peu disgracieux, dans cette tristesse larmoyante et dans ce regard sympathique quoique torve où ne brille à première vue aucune lumière particulière, la glorieuse face du Prophète ?

Or le nom de Mahomet n'apparaît nulle part sur cette page, pas plus que sa qualité de prophète, non plus qu'un signe proprement religieux. Tout le monde a le droit de porter un turban ou un béret basque sur la tête si l'on trouve cela seyant : l'habit ne fait pas le moine. Ces hautes autorités auraient-elles donc reconnu ses traits au travers d'un humble dessin ? Alors qu'elles ne *devraient* jamais avoir vu le modèle puisque sa représentation a toujours été interdite... Existerait-il, comme dans les caves du Vatican, une espèce d'« enfer » où seraient cachés ses portraits défendus ? C'est à frémir !

À moins que ces autorités incontestées n'aient décidé, à l'écoute de divers commentateurs, qu'il s'agissait bien du Prophète, sans le moindre doute possible, et nullement d'un sosie. Que si certains ont nommé telle figure dessinée du nom de Mahomet, il convient d'anéantir cette figure et ceux qui l'ont ainsi désignée.

Accorderaient-elles alors si peu de confiance à leurs fidèles qu'elles pourraient les imaginer lâcher la proie (si l'on ose dire) pour l'ombre ? Non seulement par une crainte infantile de voir les hommes adorer le faux en lieu et place du vrai, mais aussi parce que la représentation outragerait la réalité, comme le mot disqualifierait la chose qu'il nomme, comme le Verbe offenserait la Chair ?

Je ne me lasse pas de cette réflexion de Nietzsche dans le bien nommé *Crépuscule des idoles* sur le danger des mots et du discours lorsqu'on érige celui-ci en parole et en écriture sacrée, le langage étant lui-même porteur de métaphysique : *Je crains que nous ne puissions nous débarrasser de Dieu, parce que nous croyons encore à la grammaire.*

Mais les lettres elles-mêmes qui forment les mots, ne sont-elles pas d'anciens dessins stylisés représentant des objets du monde ? Du signe à la chose, faudrait-il tout anéantir par amour de Dieu, et finalement Dieu lui-même, dont Marcel Aymé disait qu'il était un alphabet (l'Alpha et l'Oméga) ?

Ce poète, ce peintre, et même ce caricaturiste qu'était Victor Hugo pressentait mieux que quiconque le poids, le sens, la force et le pouvoir des mots.
Et ce qu'il dit du mot vaut pour le dessin :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant ;
[…]
Et Balthazar chancelle, et Jéricho s'écroule.
Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule.
Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu ;
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.

14 janvier 2015

Eric Chams